

Le rythmanalyste, héritier du psychogéographe ? Lefebvre et l'Internationale Situationniste

Claire Revol

► **To cite this version:**

Claire Revol. Le rythmanalyste, héritier du psychogéographe ? Lefebvre et l'Internationale Situationniste. Nathalie Caritoux; Florent Villard. Nouvelles psychogéographies, Mimésis, 2017, 978-88-6976-028-0. halshs-01985575

HAL Id: halshs-01985575

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01985575>

Submitted on 18 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le rythmanaliste, héritier du psychogéographe ? Lefebvre et l'Internationale Situationniste

Claire REVOL

Henri Lefebvre (1901-1991) est un philosophe et penseur « marxien » dont les analyses de la société urbaine émergeant de la société industrielle, dans les années 1960-70, ont beaucoup marqué la sociologie et la géographie urbaine. Parmi ses livres les plus connus, *Le droit à la ville* (1968) et *La production de l'espace* (1974) ont largement contribué à structurer le champ des études urbaines, même si, nous le verrons à travers son projet de rythmanalyse, sa pensée de la ville et de l'urbain ne se réduit pas à une sociologie critique et qu'elle intègre une dimension d'utopie expérimentale. De la relation qu'Henri Lefebvre a entretenue avec les membres de l'IS (Internationale Situationniste), et surtout parmi eux Guy Debord, on retient souvent sa fin tonitruante, l'IS le reléguant « aux poubelles de l'histoire » et l'accusant de plagiat pour un article qui deviendra un livre que Lefebvre publie en 1965, *La proclamation de la Commune*, dans lequel il interprète l'atmosphère festive de la Commune comme un grand Carnaval, une grande Fête de Paris. Il serait vain de démêler ici les tenants et les aboutissants de cette querelle dont Lefebvre donne sa version dans une interview qui avait été publiée par Kristin Ross en 1983¹. Lefebvre y décrit sa relation avec Debord comme une histoire d'amour, mais une histoire d'amour qui se serait très mal terminée ; une relation entre faustienne dont Andy Merrifield² retrace les étapes entre son début en 1957 et sa fin en 1962.

Mais au-delà de la durée effective de cette relation qui fut finalement très courte, la rencontre de leur pensée dans les années 1950 les a mis sur un chemin commun qui résonne encore par la suite, en particulier dans les ouvrages de Lefebvre sur l'espace et sur les questions urbaines, même si leur dialogue ne signifie pas leur accord et qu'ils se positionnent voire se retranchent chacun dans leur propre camp. C'est à cette lumière que nous voudrions examiner leur trajectoires respectives dans les questions urbaines, qui dans une certaine mesure se répondent. Nous tenterons également d'examiner à cette lumière le projet de rythmanalyse³ que Lefebvre développe dans les années 1980 mais dont il ébauche les premières idées au début des années 1960. Se pourrait-il que le rythmanaliste soit l'héritier du psychogéographe, et que la rythmanalyse soit la réponse de Lefebvre à la psychogéographie que l'IS avait développé à la fin des années 1950 ? Avant de répondre à ces questions, il s'agit d'abord de retracer la rencontre de leur pensée sur les questions urbaines.

Rencontre et terrain de dialogue sur les questions urbaines

Au delà de chercher à comprendre qui a influencé ou qui a plagié qui, il s'agit d'affirmer que leur pensée se rencontre, et qu'ils se sont formés ensemble durant ce moment particulier que Lefebvre décrit comme « un moment de fermentation intense »⁴ au cours duquel ils ont pris une trajectoire commune, dans les années 1950. Leur rencontre coïncide pour chacun à un moment décisif : la constitution de l'Internationale Situationniste (1957) qui est issue du renouveau des avant-garde des années 1950 et le départ de Lefebvre du PCF en 1958 - il avait été suspendu pour

1 Kristin ROSS, « An interview with Henri Lefebvre », *Society and Space*, vol. 5, n° 1, 1er trimestre 1987, p. 27-38.

2 Andrew MERRIFIELD « Lefebvre and Debord : a faustian fusion », GOONWARDENA *et al*, *Space Difference Everyday Life : Reading Henri Lefebvre*, Routledge, New York, 2008

3 La rythmanalyse chez Henri Lefebvre est l'objet de mon travail de thèse dont le titre provisoire est *La rythmanalyse chez Henri Lefebvre (1901-1991) : contribution à une poétique environnementale dans un monde urbain*. Voir également Claire REVOL, « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux. Ébauche d'une pratique rythmanalytique aux visées esthétiques et éthiques », <<http://www.rhythmos.eu>>, 2014.

4 Kristin ROSS, *Op. Cit.*

avoir refusé de soumettre son ouvrage *Problèmes actuels du marxisme* à la censure interne - dans le sillage de la publication du rapport Khrouchtchev et de sa diffusion en France.

A cette époque, Lefebvre comprend la transformation du mouvement révolutionnaire qui est en train de se jouer à la veille du retour de De Gaulle et de la guerre d'Algérie: Le PCF, dont il a été membre pendant plus de 30 ans, ne peut plus monopoliser ni canaliser le mouvement révolutionnaire car il n'est plus une utopie exempte de critique. Des mouvements pluriels et des avant-garde se développent à nouveau en dehors des mouvements organisés et des institutions comme les syndicats, phénomène que Lefebvre tente de comprendre alors même qu'il quitte le PCF. Il place ces mouvements littéraires et politiques sous le signe d'un romantisme révolutionnaire naissant qu'il appelle de ses vœux. Il constate que ces mouvements réactivent des thèmes présents dans le surréalisme dont ils sont issus et dont il a été proche dans sa jeunesse : le mouvement politique comme l'art doivent être mis au service de la « vraie » vie, ils doivent laisser place au jeu, à l'imagination et au rêve. Dans le romantisme révolutionnaire que le surréalisme n'a pas réalisé⁵, l'homme n'est pas en proie au passé, comme dans l'ancien romantisme : il est en proie au possible, sa vie individuelle se comprend comme une totalité concrète faite de possibilités amenées à se développer, à s'enrichir, à se totaliser. Ce romantisme révolutionnaire⁶ irriguera la pensée de Lefebvre, et sous-tendra la sociologie critique de la ville qu'il développera par la suite. Les membres de l'IS récuseront ce terme, en particulier Guy Debord qui dans le premier numéro du journal *l'Internationale Situationniste* (juin 1958) déclare : « nous serons des 'romantiques-révolutionnaires', au sens de Lefebvre, exactement dans la mesure de notre échec »⁷. Cela n'est pas étranger à l'évolution de l'IS vers un activisme politique et à ce qui l'éloigne au final de Lefebvre, qui précise que leurs relations ont été d'emblée conflictuelles.

Cependant il est clair que l'IS s'est réapproprié les réflexions qui étaient celles de Lefebvre au départ : *La Critique de la vie quotidienne* (1947) a beaucoup influencé le mouvement COBRA et l'architecte Constant qui voulait changer la quotidienneté par l'intervention architecturale, en créant des situations nouvelles. Lefebvre fréquente Constant en 1957 et le voit souvent à Amsterdam où il suit les développements de l'architecture des situations. Ou encore, dans la *Somme et le Reste* (1958), Lefebvre reprend et évalue la théorie des moments qu'il avait laissée en friche depuis le milieu des années 1920⁸. Cette notion de moment est jugée comme analogue à celle de situation par Guy Debord, notamment dans l'article « théorie des moments et construction des situations »⁹ ce qui va être le point de départ du rapprochement entre les deux hommes¹⁰.

5 Sur la critique du surréalisme par Lefebvre, voir Henri LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne – introduction*, avant-propos de la deuxième édition, L'Arche, Paris, 1958.

6 Pour une mise en perspective historique du romantisme révolutionnaire, voir Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie: le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992.

7 Guy DEBORD, « thèses sur la révolution culturelle », *Internationale Situationniste* n°1, juin 1958, Champ Libre, Paris, 1975, p. 20 - 21. Sur la querelle du romantisme révolutionnaire voir Patrick MARCOLINI, « L'Internationale situationniste et la querelle du romantisme révolutionnaire », *Noesis*, 11 | 2007, p. 31 - 46.

8 La théorie des moments avait été développée dans les années 1920 par Lefebvre et son ami George Politzer au sein du groupe des Philosophes. Sur les œuvres de jeunesse de Lefebvre et sur les membres de ce groupe des philosophes, voir Bud BURKHARD, *French Marxism between the Wars. Henri Lefebvre and the 'Philosophies'*, Humanity Books, New-York, 2000.

9 Guy DEBORD, « théorie des moments et construction des situations », *Internationale Situationniste* n°4, 06/1960, Champ Libre, Paris, 1975, p. 10-11.

10 Dans l'interview avec Kristin Ross, Lefebvre se souvient des discussions sur la théorie des moments avec les membres de l'IS : « Ils disaient plus ou moins durant des discussions – des discussions qui duraient des nuits entières – 'ce que tu appelles 'moments', nous l'appelons des 'situations', mais nous l'amenons plus loin que toi. Tu parles de 'moments' pour toutes les choses qui se sont passées au cours de l'histoire : l'amour, la poésie, la pensée. Nous voulons créer de nouveaux moments' », « They more or less said to me during discussions--discussions that lasted whole nights--"What you call 'moments,' we call 'situations,' but we're taking it farther than you. You accept as 'moments' everything that has occurred in the course of history: love, poetry, thought. We want to create new moments' », Kristin ROSS, *Op. Cit.*

Et Lefebvre s'est inspiré du mouvement situationniste, il lui a donné à penser : il fréquente Constant à Amsterdam ; le groupe situationniste de Strasbourg de manière familière à partir de 1962 lorsqu'il y est nommé professeur de sociologie ; il entretient une relation d'amitié et de création avec Guy Debord et ses proches. Cela l'a sans doute orienté dans son exploration de la thématique urbaine, même si leurs réflexions étaient « corollaires, parallèles »¹¹. En effet Lefebvre explique que sa pensée sur la ville a des sources différentes : depuis la seconde guerre mondiale, il étudie la sociologie rurale et les questions agraires, notamment dans sa région d'origine, le Béarn et les Pyrénées où il s'était réfugié. C'est l'implantation de la ville nouvelle de Mourenx dans le Béarn dès 1953-1954, inaugurée en 1958, construite pour accueillir les milliers de travailleurs sur le site des forages de gaz naturel de Lacq, qui l'amène à s'interroger sur le processus d'urbanisation et la vie quotidienne moderne et à abandonner ses recherches sur la société agraire.

La ville nouvelle constitue un terrain d'observation privilégié de l'urbanisme moderne, qui remet radicalement en question les théories d'un urbanisme unitaire ou d'une architecture des situations d'un Constant, en privilégiant des fonctions abstraites. A Amsterdam, le mouvement autour de Constant devient très actif et veut lutter contre l'aménagement de la ville pour les voitures, car l'envahissement du trafic détruit la vie urbaine. Lefebvre va se lancer dans l'analyse de ce processus d'abstraction qui guide la pratique urbaine et de l'émergence de la société urbaine qui succède à la société industrielle étudiée par Marx. C'est donc sur ce terrain que peut s'établir le dialogue entre Lefebvre et l'IS sur les questions urbaines, un dialogue qui se prolonge, comme nous le verrons, au-delà de la durée effective de la relation, jusque dans les années 1980. Essayons de mieux le définir à partir de la perspective de Lefebvre.

La ville comme œuvre et l'art de la vie urbaine

Lefebvre commence à thématiser la question de la ville comme œuvre avec sa réflexion sur la crise de l'art et sa situation après la seconde guerre mondiale. L'article publié en 1957, « Vers un romantisme révolutionnaire », donne lieu à un développement plus fourni dans le chapitre « Vers un nouveau romantisme ? » publié dans *Introduction à la modernité* en 1962, où il part d'une réflexion sur le romantisme de Stendhal. Ce qui l'inspire chez cet auteur, c'est que l'art n'est pas seulement une activité de production d'œuvres comme objets offerts à la contemplation, mais un acte, un jeu social et politique¹². Il décrit alors l'œuvre d'art chez Stendhal comme une fête¹³. Lefebvre reprend le thème surréaliste de l'art comme style de l'œuvre et comme style de vie qu'il replace dans la voie ouverte par Stendhal : l'activité esthétique s'occupe de faire, dire et vivre¹⁴.

Dans la suite de l'essai, il décrit les situationnistes comme héritiers de ce romantisme révolutionnaire à renouveler, le surréalisme ayant échoué dans cette entreprise ; Sauf que pour les situationnistes, l'œuvre est la ville. L'art de construire des villes, des situations nouvelles fait du style de la vie urbaine un art. La construction des situations et l'urbanisme unitaire répond à la crise de l'art en faisant de la ville une œuvre : l'art de construire et l'art d'habiter créent des styles, « des participations actives, des jeux et des plaisirs »¹⁵. La Beauté est renouvelée à l'occasion de la

11 Kristin ROSS, *Op. Cit.*

12 « L'œuvre d'art implique un pari et une sorte de défi (...) Il y a dans l'art un jeu, mais pas un jeu gratuit et individuel : un jeu social et politique » Henri LEFEBVRE, *Introduction à la modernité – Préludes*, Éditions de Minuit, 1962, p. 253.

13 « L'œuvre d'art ? Une Fête, les noces avec la Beauté. Sa création ne se compare qu'à l'amour passion » Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 265.

14 « Ainsi l'art devient simultanément façon de vivre, façon de dire, façon de faire. Le style relève à la fois de l'œuvre et du style de vie (...). Le problème de l'œuvre et celui du style de vie, celui de la volonté et celui de la « situation » de l'œuvre comme objet produit, se posent simultanément. Chez Stendhal, une seule réponse, une solution qui lui suffit : le principe de plaisir (...) », Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 266.

15 « Certains esprits audacieux prévoient que l'art de construire des villes nouvelles et surtout l'art de les habiter créeront des styles, des situations et des participations actives, des jeux et des plaisirs qui n'auront plus rien de commun – sinon éventuellement du vocabulaire – avec ce que nous nommons encore 'art'. Nous retrouvons cette

production de la ville comme œuvre : celle-ci permettrait la pleine participation (l'écroulement du spectacle, dirait Guy Debord) et une vie quotidienne renouvelée par un style et une façon de vivre¹⁶. « En résumé, les plus brillants représentants de ce groupe explorent une sorte d'*utopie vécue, à titre expérimental*, en cherchant une conscience et une activité constructrice désaliénante par oppositions aux structures aliénées et situations aliénantes qui pullulent dans la 'modernité' »¹⁷. En effet, la ville moderne, comme la ville nouvelle, ne sont pas une création de la collectivité, elles ne proposent pas de style de vie désaliéné, elles n'offrent que « laideur et ennui »¹⁸. Donc pour les membres de l'IS, l'activité créatrice, ce qui fait œuvre pour l'activité artistique d'après le dépassement de l'art, c'est la ville. Cette thèse est déjà présente dans l'urbanisme unitaire chez Constant : la ville est une construction totale, qui réclame la réunion de l'art et de la science, de l'artiste architecte et des habitants ; la ville doit devenir l'œuvre d'une communauté, celle-ci se réalise dans la création de la ville et d'un art de vivre la ville.

Lefebvre se chargera de théoriser la réciproque, en soutenant que les villes sont des œuvres, celles des collectivités, ce qui donne une résonance sociétale et historique à cette thèse :

*« Ainsi la ville est œuvre, à rapprocher de l'œuvre d'art plus que du simple produit matériel. S'il y a production de la ville, et des rapports sociaux dans la ville, c'est une production et reproduction d'êtres humains par des êtres humains plus qu'une production d'objets. La ville a une histoire; elle est l'œuvre d'une histoire, c'est-à-dire de gens et de groupes bien déterminés qui accomplissent cette œuvre dans des conditions historiques. Les conditions, qui simultanément permettent et limitent les possibilités, ne suffisent jamais à expliquer ce qui naquit d'elles, en elles, par elles. »*¹⁹

La ville n'est pas un objet inerte fait d'un ensemble de bâtiments: ce sont surtout ses habitants, ainsi que leurs pratiques, qui font la ville et la constituent. La ville est faite de rites, de partage et de rencontres. La ville n'est pas un tout donné qui est vécu de manière passive mais le produit de l'activité sociale : elle est un ordre pratique et sensible, résultant de la *praxis* (terme que Lefebvre utilise pour parler de la pratique sociale). L'œuvre n'est pas seulement un résultat de l'activité de modelage de l'environnement par la société, mais une production, le jeu que l'individu instaure dans son rapport à l'espace et aux autres par cet art de vivre qui est sociétal plus qu'individuel. L'œuvre de la ville est à la fois action et résultat. C'est une création d'un ordre spatio-temporel sans créateur. Ainsi, Lefebvre a transposé sur le plan de la théorie sociale et historique ce qui était au départ une théorie de l'art.

Cette thématique de la ville comme œuvre qui permet à un style de vie de se développer et de faire de la vie humaine une totalité est présente dans les textes successifs de Lefebvre sur la ville. En particulier dans *Le droit à la ville*, où un chapitre lui est consacré²⁰. Elle forme également la trame d'autres textes comme *La Proclamation de la Commune* (1965) où Paris insurgée est présentée comme une figure essentielle de la ville comme œuvre. En effet, Lefebvre entreprend non

perspective, disons plutôt cette utopie active... », Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 270.

16 « Si les « situationnistes » pensent à l'œuvre, c'est à la ville qu'ils pensent, en tant que lieu d'une façon de vivre qui exige participation et qui, englobant le spectacle, se sait irréductible au spectacle. Une ville crée des situations ; c'est dans le cadre et le milieu urbain que peut s'exercer l'activité créatrice de situations, donc d'un style et d'une façon de vivre. Ce groupe a donc concentré son attention sur la description de villes (il cite alors le numéro 2 de L'IS et la description psychogéographique des halles, et d'autres numéros), sur l'espace urbain et son usage ludique, sous toutes les formes de participation qui en dérivent », Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 336.

17 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 336 - 337.

18 « ce sera (peut-être) à l'occasion de la Cité ou de la Ville modernes, que nous retrouvons la notion d'œuvre, en lieu et place de la notion d'objet, de produit ou de chose. En jargon technique, il s'agit des « grands ensembles urbains ». Les villes, de tout temps, furent des œuvres, celles de collectivités. Les villes nouvelles, qui naissent dans la laideur et l'ennui, peuvent-elles devenir des œuvres, création du groupe qui les peuple, les habite, les façonne selon ses besoins, en même temps que le groupe qui prévoit, bâtit, planifie ? Jusqu'ici, l'échec, lui seul, pose et creuse le problème », Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 272 - 273.

19 Henri LEFEBVRE, *Le droit à la ville*, Anthropos, 2ème ed. 1972, p. 54 - 55.

20 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, chap. « Spécificité de la ville. La ville et l'oeuvre », p. 53 - 57.

pas de restituer les événements historiques mais le mouvement dramatique de la Commune, son style, qui fut celui de la Fête, « à la fois œuvre et acte »²¹. Cet ouvrage est issu d'un article publié en 1963 dans le dernier numéro de la revue *Arguments*, « sur la Commune », qui a précisément constitué le point de rupture entre Lefebvre et l'IS qui publie un tract en février 1963 l'accusant de plagiat²². La ville comme œuvre constitue donc bien ce qui unit Lefebvre et l'Internationale Situationniste dans un même chemin de pensée. C'est également ce qui fournit le point de départ d'une analyse critique des conditions de vie modernes de l'homme et sous-tend l'appareillage théorique développé dans *La production de l'espace* (1974). Cette perspective critique sera empruntée de manière parallèle par Lefebvre dans la sociologie critique et par l'Internationale Situationniste dans la théorisation de l'activisme politique.

La critique de l'espace abstrait : abandon de l'utopie expérimentale ?

Dans les années 1960, Lefebvre développe une théorie critique de l'urbain en parallèle de la critique de l'urbanisme comme idéologie menée par Debord et l'IS²³, laissant de côté la recherche d'utopies expérimentales. Il note d'ailleurs que dans le mouvement situationniste lui-même, l'urbanisme unitaire et la dérive psychogéographique sont très vite abandonnés au profit de la théorisation de l'idéologie urbanistique et de l'activisme politique, la situation n'étant plus comprise dans un sens créateur mais dans la perspective d'une stratégie insurrectionnelle.

Les éléments de cette critique sont développés en particulier dans *La production de l'espace* (1974) dans lequel Lefebvre établit une théorie générale de l'espace (et du temps) comme produit social et de son devenir dans la modernité. Le processus d'urbanisation moderne surgit de la société industrielle et conduit à un processus d'abstraction, dont les modalités sont l'homogénéisation, la fragmentation et la hiérarchisation. Dans l'urbanisme moderne, l'espace n'est pas conçu comme une œuvre mais comme un instrument au service de la production et de la consommation. La ville nouvelle et le grand ensemble sont le produit de l'idéologie urbanistique et de la technocratie qui produisent un espace abstrait de manière répétitive. Lefebvre cherche à expliquer l'avènement de cet espace abstrait et décrit ses caractéristiques : il est géométrique, optique et phallique.

Au delà de dévoiler les mécanismes de la production de l'espace et d'établir un diagnostic de la situation historique de la société urbaine, Lefebvre ne se cantonne pas à l'élaboration d'une théorie critique. Il nourrit toujours une aspiration, un appel au droit à la ville. Il ne s'agit pas seulement de plaider pour une plus grande justice socio-spatiale, mais aussi de concevoir la citoyenneté urbaine et la participation, et d'appeler à une réappropriation de la ville qui peut passer par des luttes²⁴ pour

21 Henri LEFEBVRE, *La proclamation de la Commune*, NRF Gallimard, 1965, p. 22. « La Commune de Paris ? Ce fut d'abord une immense, une grandiose fête, une fête que le peuple de Paris, essence et symbole du peuple français et du peuple en général, s'offrit à lui-même et offrit au monde. Fête du printemps dans la Cité, fête des déshérités et des prolétaires, fête révolutionnaire et fête de la Révolution, fête totale, la plus grande des temps modernes, elle se déroule d'abord dans la magnificence et la joie. (...) Ensuite, ou en même temps, le peuple se complaît dans sa propre fête et la change en spectacle. (...) Alors, comme en toute fête véritable, s'annonce et s'avance le drame à l'état pur. (...) Nous savons que la Tragédie et le Drame sont des fêtes sanglantes, au cours desquelles s'accomplit l'échec, le sacrifice et la mort du héros surhumain qui a défié son destin. Le malheur s'y change en grandeur et l'échec laisse une leçon de force et d'espoir dans le cœur purifié de ses lâches craintes. (...) Ainsi la Fête devient drame et tragédie, tragédie absolue, drame prométhéen joué sans trace de jeu frivole, tragédie où le protagoniste, le chœur et le public coïncident de façon unique » Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 20 - 22.

22 Voir le tract « Aux poubelles de l'histoire », février 1963, évoqué dans *Internationale Situationniste* n°9, 08/1964, Champ Libre, 1975, Paris, p.30. Sur la question du plagiat, voir la réponse que Lefebvre fait à ces accusations dans l'interview avec Kristin ROSS, *Op. Cit.*

23 Lefebvre est pleinement d'accord avec Debord sur cette critique de l'urbanisme comme idéologie d'après l'interview de Kristin ROSS, *Op. Cit.*

24 Le droit à la ville a donné lieu à de nombreuses réappropriations, notamment dans le monde anglo-saxon. Pour un état des lieux, voir Claire REVOL, « lefebvirian english-speaking reception of 'right to the city' : transpositions and present meaning », in Gülçin Erdi-Lelandais (s.dir.) *Understanding the City - Henri Lefebvre and Urban Studies*, Cambridge Scholars Publishing, 2014.

renouveler la vie urbaine. La ville est considérée comme l'œuvre d'une société. En 1968, alors que la critique de l'urbanisme des années 1960 bat son plein²⁵, Lefebvre formule le droit à la ville comme une priorité donnée aux usages, déterminés par les besoins de rencontres dans l'espace et dans le temps, qui se réalisent dans des centralités. Le jeu, dont l'IS avait reconnu la nécessité dans la vie humaine, est compris comme une modalité de réalisation des désirs de l'homme qui permet aussi ce rassemblement. L'espace et le temps appropriés sont métamorphosés en œuvres, et la *praxis* devient alors *poesis*, activité créatrice. Venise est l'exemple de la ville œuvre par excellence, une œuvre unique et irremplaçable qui transforme l'habiter en œuvre de la ville. La dimension utopique est donc conservée comme un ressort fondamental de la critique, puisque celle-ci n'est fertile qu'en permettant d'entrevoir des possibilités nouvelles à développer et des chemins pour une métamorphose de la société.

Qu'en est-il de la psychogéographie ? Dans l'interview de Kristin Ross en 1983, Lefebvre essaie de rendre raison de l'abandon rapide de cette « utopie expérimentale » : La dérive était une pratique plus qu'une théorie, elle permettait de révéler la fragmentation croissante de la ville, qui n'était alors pas évidente. L'expérience de la dérive, notamment les expériences à Amsterdam où différents groupes circulaient avec des talkies-walkies, mettaient bien en évidence, par la simultanéité obtenue, l'existence des différents fragments ou tonalités affectives de la ville. Mais la ville historique était alors entrée dans un processus d'éclatement (villes nouvelles, cités HLM et banlieues pavillonnaires) et l'urbanisation massive rendit la dérive obsolète. Cette analyse de l'abandon de la dérive permet de poser une question essentielle : La dérive est-elle encore adaptée dans l'urbain généralisé, n'est-elle pas simplement le fait de la ville historique, la ville « marchable » et piétonnière ? Avec le réinvestissement des centre-ville depuis les années 1980, la dérive est-elle obsolète ? Pour Lefebvre, cette pratique ne permettait pas d'accéder à la totalité du phénomène urbain, pas seulement en raison d'un problème d'échelle (une dérive organisée sur plusieurs jours pourrait le résoudre, y compris dans les mégapoles contemporaines) mais parce qu'il ne s'agissait plus simplement de comprendre la fragmentation globale de la ville. Il fallait passer à l'analyse du phénomène urbain plus large et comprendre l'émergence d'un urbain généralisé et de la pratique urbanistique correspondante.

Pour cela, il juge les réponses de l'IS insuffisantes. Le concept de situation était selon lui inadéquat pour transformer la globalité de la vie quotidienne et de la *praxis* sociale. Les situations conçues comme des interventions locales ne changent pas la vie. Elles ne se développent pas en un jour, ne sont pas réductibles à des événements : elles se développent dans le temps historique et ne se réduisent pas à l'action individuelle ou à l'action d'un groupe isolé. Lefebvre pense que l'intervention situationniste ne fera pas la révolution. Il est sceptique quant à l'activisme politique et rattache celui-ci à la radicalité de l'avant-garde, la tendance exclusive de Debord étant déjà observable chez André Breton. C'est une métamorphose de la *praxis* qu'il faudrait entreprendre, plus longue, moins spectaculaire. C'est la ville elle-même qui créera des situations nouvelles, si elle est œuvre : la situation serait l'œuvre de la ville.

On pourrait croire que le dialogue entre Lefebvre et l'IS s'arrête là. Pourtant, le projet de rythmanalyse qu'il développe surtout dans les années 1980 mais qu'il avait envisagé dès les années 1960²⁶ pour explorer le temps social parallèlement à l'espace social pourrait être compris comme une continuation par d'autres moyens de la psychogéographie. Se pourrait-il qu'à la faveur de ce projet, Lefebvre ait fait tout le miel de sa relation avec l'IS ?

25 Sur ce point, voir Éric LE BRETON, *Pour une critique de la ville ; La sociologie urbaine française 1950-1980*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2012. Le chapitre 3 est consacré à Lefebvre, « Le possible urbain de la société – Henri Lefebvre », p. 79 - 116.

26 La première occurrence du terme est présente dans Henri LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne, Tome 2*, L'Arche, Paris, 1961, dans une partie consacrée au temps social et l'espace social. La rythmanalyse apparaît comme une manière d'aborder la multiplicité des temps sociaux, et d'analyser « les interactions dans la quotidienneté entre les rythmes cycliques et les temps linéaires », *Op. Cit.*, p. 233.

Le rythmanalyste héritier du psychogéographe ?

La rythmanalyse peut se définir comme une science expérimentale, qui consiste en la saisie des modalités des temps et des espaces sociaux concrets par les rythmes et vise à leur transformation. Le psychogéographe ressemble au rythmanalyste par les caractéristiques épistémiques de sa pratique. Nous essaierons de définir la rythmanalyse en la comparant à la psychogéographie, par leurs points communs et leurs différences, avec une intuition : Pour Lefebvre, le concept de rythme serait plus apte que celui de moment ou de situation pour répondre au projet de transformation de la vie qui leur est commun (peut être parce qu'il serait plus concret ?) et la rythmanalyse constitue la réponse lefebvrienne à la psychogéographie.

Premièrement, Lefebvre veut « fonder une science, un nouveau domaine du savoir : l'analyse des rythmes ; avec des conséquences pratiques »²⁷. On peut observer le même rapport entre théorie et pratique dans la psychogéographie, qui se définissait également comme une science, une « étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus »²⁸. Les situations peuvent être connues de manière scientifique, comme les causes qui déterminent la vie courante. La dérive se présente comme un protocole scientifique, le « mode de comportement expérimental lié aux conditions de la société urbaine »²⁹. Cette science a des conséquences pratiques, puisque c'est sur celle-ci que doit s'appuyer le projet de transformation de la vie. De la même manière, la rythmanalyse a pour objectif de connaître de manière scientifique les rythmes qui déterminent le quotidien, qui sont parfois tellement évidents qu'ils peuvent paraître cachés. Ce savoir concerne l'homme dans sa dimension affective et sensible tout en restant un projet rationnel, ce qui détermine les moyens utilisés par cette science, que Lefebvre décrit d'emblée comme une science transdisciplinaire, s'appuyant sur une multitude de savoirs constitués (Lefebvre cite « la médecine, l'histoire, la climatologie, le poésie (*poétique*), etc. Sans omettre bien entendu la sociologie et la psychologie, qui occupent le premier plan et fournissent l'essentiel »³⁰).

De plus cette saisie des rythmes s'effectue par l'individu incarné et fait appel à sa sensibilité qui engage tous les sens, ses émotions et ses sentiments, car le rythme se sent et se vit. C'est donc le corps dans son affectivité et sa sensibilité qui est l'objet – et le sujet – de cette science. La psychogéographie comprenait le milieu géographique dans sa dimension spatiale ; Lefebvre cherche à aborder la ville également dans sa dimension temporelle (même si son œuvre sur l'espace est davantage connue), ce qui fait de l'environnement un monde. « Sans omettre, bien entendu, le spatial et les lieux, il se rend plus sensible aux temps qu'aux espaces. Il parviendra à « écouter » une maison, une rue, une ville, comme l'auditeur écoute une symphonie »³¹. Cette méthodologie d'écoute est proche de la dérive par son caractère expérimental mais ne requiert pas forcément le déplacement : elle peut s'effectuer d'un balcon ou d'une fenêtre. Elle vise à une thérapie, à un rétablissement du corps et de sa sensibilité face à son mépris dans la modernité et dans l'urbain, dont la théorie de l'inconscient comme entité psychique séparée est un symptôme selon Lefebvre. Dans la psychogéographie il pouvait y avoir une dimension psycho-analytique : la marche permettait de dérouler un sens par les pas, de s'autoriser des associations par des rencontres et des hasards (pratique du détournement), elle permettait d'expérimenter des zones d'attirances et de répulsions. Elle informait sur l'état affectif, le « dedans », à partir du dehors, atteignait le psychisme par l'espace conçu comme une extériorité. Debord définit la dérive dans « la perspective matérialiste du conditionnement de la vie et de la pensée par la nature objective »³². En revanche, si le

27 Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse*, Syllepse, 1992, p. 11.

28 Guy DEBORD, « introduction à une critique de la géographie urbaine » in *Les lèvres nues* n°6, Bruxelles, 1955. La psychogéographie est aussi définie de la sorte dans le n°1 de *L'Internationale Situationniste*, 06/1958.

29 Guy DEBORD, « définitions », *Internationale Situationniste* n°1, 06/1958, p. 13.

30 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, 1992, p. 27.

31 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, 1992, p. 35.

32 Guy DEBORD, « introduction à une critique de la géographie urbaine », *Les lèvres nues* n°6, Bruxelles, 1955

rythmanalyste tel que l'imagine Lefebvre a des points communs avec le psychanalyste, les différences l'emportent sur les analogies, car le rythmanalyste ne doit pas « oublier son passé, se faire neuf et passif, et ne pas interpréter prématurément. (...) Il écoute - et d'abord son corps ; il apprend les rythmes, pour ensuite apprécier les rythmes externes »³³. Le corps est le métronome de la rythmanalyse car il se constitue lui-même de rythmes enchevêtrés, emboîtés. C'est d'ailleurs ce qui fait la différence entre la méthode de la dérive et celle du rythmanalyste qui part du « dedans » pour aller vers le « dehors ». Il faut d'abord que le rythmanalyste se transforme lui-même pour apprendre à écouter le monde. Lefebvre décrit comment apprendre à s'écouter soi-même, intégrer le dedans au dehors et réciproquement, puis à saisir la synchronie entre soi et le monde et écouter les rythmes ensemble. Cette conception bouleverse la conception de l'espace et de la ville comme pure extériorité et en fait une notion relative, elle est dans la droite ligne de la théorisation de la ville comme acte et comme œuvre et bouleverse notre rapport à l'environnement. La rythmanalyse vise ainsi à comprendre l'appropriation charnelle de l'espace et du temps dans leur dimensions architectoniques³⁴, elle permet d'entendre l'insertion affective du corps dans son environnement.

La rythmanalyse vise à transformer la vie par l'expérimentation. Cet objectif de transformation n'est que le corollaire d'une dimension critique inhérente au projet rythmanalytique qui se conçoit comme une thérapie. La dimension critique s'articule à la conception dialectique de l'histoire et prolonge la théorie critique développée par Lefebvre : le concept de rythme permet donc d'aborder de manière critique la vie quotidienne dans la ville. Le rythme permet d'atteindre le déploiement des énergies sociales et historiques dans leur rapport à la nature et leur matérialité, la rythmanalyse vise donc à une conscience plus concrète des évolutions historiques, dans la lignée de la critique de la vie quotidienne. Mais la dimension critique ne se suffit pas à elle-même: il s'agit de renouveler la *praxis* humaine face à l'abstraction de l'espace et à la journée médiatique, et de donner un sens au devenir par la création de nouvelles textures spatio-temporelles dans l'existence concrète. Il s'agit encore une fois de réaliser la ville comme œuvre. Comme pour la psychogéographie, la rythmanalyse peut être le support d'une activité *poétique*, comprise de manière plus large qu'une activité artistique individuelle, dans le sens de faire émerger un style de vie qui soit l'œuvre de la ville. Lefebvre présente cette figure du rythmanalyste poète. Il s'agit de se rendre sensible aux rythmes afin de créer et de métamorphoser le présent et le réel, et d'abord en disant l'agencement rythmique des espaces et des temps. « Comme le poète, le rythmanalyste accomplit un acte verbal, qui a une portée esthétique. Le poète se préoccupe surtout du mot, du verbe. Alors que le rythmanalyste se préoccupe des temporalités et de leurs relations dans des ensembles »³⁵. Le rythmanalyste poète se concentre sur la capacité des rythmes d'émouvoir, de faire sentir, et leur qualités perceptives.

C'est cette dimension poétique de la rythmanalyse qu'il semble nécessaire d'explorer à l'égard de la ville et l'urbain. Redonner une place au corps dans la ville, et faire de la ville un espace-temps approprié et dans lequel l'individu est inséré affectivement passe nécessairement par une prise en compte du corps dans sa sensibilité. Dans le chapitre intitulé « vu de la fenêtre » des *Éléments de rythmanalyse*, Lefebvre décrit les rythmes urbain comme la « musique de la Cité, tableau qui s'écoute, image dans le présent d'une somme discontinue »³⁶. Avec la rythmanalyse, il s'agit donc de faire de la perception de la ville à la fois une expérience esthétique et un acte créateur : elle est un regard et une ouïe qui révèle, et un geste qui transforme. En effet, le but reste de produire la ville comme œuvre, espace et temps appropriés.

Pour conclure, voilà comment Lefebvre envisage le pouvoir de métamorphose du

33 Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse*, Syllepse, 1992, p. 31 - 32.

34 C'est d'ailleurs dans le chapitre « Architectonique spatiale » que Lefebvre mentionne le projet de rythmanalyse dans *La production de l'espace*. Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974, p. 236 - 238.

35 Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse*, Syllepse, 1992, p. 37.

36 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 52.

rythmanalyste poète. Celui-ci :

« change ce qu'il constate : il le met en mouvement, il reconnaît son pouvoir. En ce sens, il semble proche du poète, ou bien de l'homme de théâtre. L'art, la poésie, la musique, le théâtre ont toujours apporté quelque chose (mais quoi donc?) au quotidien. Le rythmanalyste pourrait, à long terme, tenter quelque chose d'analogue : que les œuvres reviennent dans le quotidien et y interviennent. Sans prétendre changer la vie mais en restituant pleinement le sensible dans les consciences et la pensée, il accomplirait une parcelle de la transformation révolutionnaire de ce monde et de cette société en déclin. Sans position politique déclarée »³⁷.

Bibliographie

- Bud BURKHARD, *French Marxism between the Wars. Henri Lefebvre and the 'Philosophies'*, Humanity Books, New-York, 2000
- Guy DEBORD, « introduction à une critique de la géographie urbaine », *Les lèvres nues* n°6, Bruxelles, 1955
- Guy DEBORD, « définitions », *Internationale Situationniste* n°1, 06/1958, p. 13.
- Guy DEBORD, « thèses sur la révolution culturelle », *Internationale Situationniste* n°1, 06/1958, p. 20 - 21
- Guy DEBORD, « théorie des moments et construction des situations », in *Internationale Situationniste* n°4, 06/1960, p. 10-11.
- Guy DEBORD (coll.), « les mois les plus longs (février 1963 – juillet 1964) », *Internationale Situationniste* n°9, 08/1964, p. 30
- Éric LE BRETON, *Pour une critique de la ville ; La sociologie urbaine française 1950-1980*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2012.
- Henri LEFEBVRE, *Problèmes actuels du marxisme*, PUF, Paris, 1958
- Henri LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne – introduction*, 2ème ed., L'Arche, Paris, 1958.
- Henri LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne, Tome 2*, L'Arche, Paris, 1961
- Henri LEFEBVRE, « La signification de la Commune », *Arguments*, n°27-28, 3ème-4ème trimestre 1962
- Henri LEFEBVRE, *Introduction à la modernité – Préludes*, Éditions de Minuit, Paris, 1962
- Henri LEFEBVRE, *La proclamation de la Commune*, NRF Gallimard, Paris, 1965
- Henri LEFEBVRE, *Le droit à la ville*, Anthropos, Paris, 2ème ed. 1972
- Henri LEFEBVRE, *La production de l'espace*, Anthropos, Paris, 1974
- Henri LEFEBVRE, *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*, Syllepse, 1992
- Henri LEFEBVRE, *Vers un romantisme révolutionnaire (1957)*, Lignes, Paris, 2011
- Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie: le romantisme à contre-courant de la modernité*, Payot, Paris, 1992
- Patrick MARCOLINI, « L'Internationale situationniste et la querelle du romantisme révolutionnaire », *Noesis* [En ligne], 11 | 2007, mis en ligne le 06 octobre 2008, consulté le 05 juin 2013. URL : <http://noesis.revues.org/723>

37 Henri LEFEBVRE, *Ibid.*, p. 39.

Andrew MERRIFIELD « Lefebvre and Debord : a faustian fusion », GOONEWARDENA *et al.*, *Space Difference Everyday Life : Reading Henri Lefebvre*, Routledge, New York, 2008

Kristin ROSS, « An interview with Henri Lefebvre », *Society and space*, vol. 5, n° 1, 1er trimestre 1987, p. 27-38.

Claire REVOL, « lefebvrian english-speaking reception of 'right to the city' : transpositions and present meaning », Gülçin Erdi-Lelandais (s.dir.), *Understanding the City - Henri Lefebvre and Urban Studies*, Cambridge Scholars Publishing, 2014.

Claire REVOL, « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux. Ébauche d'une pratique rythmanalytique aux visées esthétiques et éthiques », <<http://www.rhuthmos.eu>>, 2014

Philippe SIMAY, « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes », *Métropoles* [En ligne], 4 | 2008, mis en ligne le 18 décembre 2008, consulté le 04 juin 2013. URL : <http://metropoles.revues.org/2902>